

ANNE ENRIGHT

L'herbe maudite

roman traduit de l'anglais (Irlande)
par Isabelle Reinharez

ACTES SUD

à Nicky Grene

I
DÉPART

HANNA

Ardeevin, comté de Clare

1980

Plus tard, après qu'Hanna eut préparé des toasts gratinés au fromage, sa mère vint à la cuisine, prit la grosse bouilloire posée sur la cuisinière et remplit une bouillotte.

“Monte donc chez ton oncle pour moi, veux-tu? dit-elle. Prends-moi de la Solpadéine.

— Vraiment?

— J'ai le cerveau embrumé. Et demande à ton oncle du Clamoxyl. Faut-il que je te l'épelle? Je sens que c'est les bronches.

— D'accord, dit Hanna.

— Essaie toujours, reprit sa mère, d'un ton enjôleur, en se mettant la bouillotte sur la poitrine. Hein?”

Les Madigan habitaient une maison avec un jardin traversé par une petite rivière, et la propriété avait son propre nom, écrit sur le portail : ARDEEVIN. À pied le bourg n'était pas loin, quand on avait franchi le pont en dos d'âne, puis longé le garage.

Hanna dépassa les deux pompes à essence qui montaient la garde devant, les grandes portes étaient ouvertes, et Pat Doran, quelque part à l'intérieur, plongé dans l'almanach ou couché dans la fosse sous une voiture. Il y avait un baril de pétrole près de l'enseigne oscillante Castrol, d'où pointait la fourche dénudée d'un arbre, et Pat Doran l'avait vêtue d'un vieux pantalon et avait fourré deux chaussures au bout de ses branches, si bien qu'on aurait dit les jambes d'un homme paniqué s'agitant après être tombé dedans. C'était très réaliste. Leur mère disait que c'était trop près du pont, qu'un jour il y aurait un accident, mais Hanna l'adorait. Et elle aimait bien Pat Doran, qu'on leur recommandait d'éviter. Il les emmenait en balade dans des

bolides, ils montaient d'un côté du pont, *boum*, et redescendaient de l'autre.

Après le garage de Doran, il y avait un alignement de petites maisons mitoyennes, et chaque fenêtre avait son décor particulier et son style de rideaux ou de stores : un bateau à voiles sculpté dans une corne polie, une soupière en faïence remplie de fleurs artificielles, un chat en plastique à la fourrure en feutre rose. Hanna aimait chacune d'entre elles, sur son chemin, elle aimait la façon dont elles se suivaient dans un ordre qui ne changeait jamais. Au coin de la Grand-Rue, c'était la maison du docteur où dans le petit vestibule était suspendu un tableau composé de clous et de fil métallique. La forme se tordait sur elle-même, puis repartait en se tordant en sens inverse, et Hanna adorait cette impression qu'elle donnait de bouger alors qu'elle était immobile, un effet très scientifique. Ensuite, venaient les commerces : le magasin de tissus à la grande vitrine tapissée de cellophane jaune, la boucherie et ses plateaux de viande entourés d'herbe en plastique tachée de sang, et, après la boucherie, la boutique de son oncle – autrefois celle de son grand-père –, le Comptoir médical Considine.

“FILM COULEUR KODACHROME” était inscrit sur une bande de plastique collée au sommet de la devanture sur toute sa largeur, avec “FILM KODAK” écrit en gras au centre et “FILM COULEUR KODACHROME” répété à chaque extrémité. La vitrine était composée de panneaux perforés couleur crème, avec de petites étagères chargées de boîtes en carton décolorées par le soleil. “Idéal pour l'enfant constipé”, annonçait un panneau en élégantes lettres rouges, “SENOKOT, le choix tout naturel en cas de constipation”.

Hanna poussa la porte et la sonnette tinta. Elle leva les yeux dans sa direction : de la poussière encrassait le ressort métallique, alors que plusieurs fois par heure la sonnette se nettoyait en s'agitant.

“Entre, dit son oncle Bart. Entre, ou bien sors.”

Et Hanna s'avança à l'intérieur. Bart était seul dans le magasin, mais une femme en blouse blanche allait et venait dans l'officine où Hanna n'avait jamais le droit de pénétrer. Sa sœur, Constance, s'occupait autrefois des clients, mais maintenant, elle travaillait à Dublin, il manquait donc une vendeuse, et une douloureuse irritation se lisait dans le regard que Bart lança à la fillette.

“Qu’est-ce qu’elle veut ?

— Euh, je ne me rappelle plus... Ses bronches. Et de la Solpadéine.”

Son oncle lui fit un clin d’œil. C’était un de ces clins d’œil indépendant du visage qui est autour. Difficile de prouver qu’il s’était vraiment produit.

“Prends un cachou.

— C’est bien gentil à vou-ou-ous !”

Hanna délogea une petite boîte de violettes de Parme exposée devant la caisse, puis alla s’installer sur la chaise réservée aux clients venus avec une ordonnance.

“De la Solpadéine”, dit Bart.

Son oncle avait belle allure, comme la mère d’Hanna, tous deux avaient l’ossature longiligne des Considine. Célibataire et bourreau des cœurs pendant toute l’enfance d’Hanna, Bart avait maintenant une femme qui ne mettait jamais les pieds au magasin. Il en était fier, affirmait Constance. Lui, il payait des petites vendeuses et des employées, et son épouse était bannie de la pharmacie au cas où elle se moquerait de la constipation du curé. Il avait une épouse parfaitement inutile. Elle n’avait pas d’enfants mais de belles chaussures dans toute une gamme de coloris, chaque paire accompagnée de son sac assorti. À voir sa façon de la regarder, Hanna s’imaginait que peut-être il la détestait, mais d’après sa sœur Constance, elle prenait la pilule, parce que pour eux c’était facile. Selon elle, ils le faisaient deux fois par nuit.

“Comment va tout le monde ?”

Bart ouvrait une boîte de Solpadéine et en sortait le contenu.

“Bien.”

Il tapota le dessus du comptoir à la recherche de quelque chose et demanda :

“C’est vous qui avez les ciseaux, Mary ?”

Il y avait un nouveau présentoir au centre du magasin, des parfums, des shampoings et des après-shampoings. Il y avait d’autres articles sur les étagères du bas et Hanna se rendit compte qu’elle les regardait quand son oncle, les ciseaux à la main, ressortit de l’arrière-boutique. Mais il ne fit pas mine de s’en être aperçu : il ne lui fit même pas un clin d’œil.

Il coupa la plaquette de comprimés en deux.

“Donne-lui ça, dit-il en lui tendant quatre comprimés. Et pour ses bronches, dis-lui de passer son tour.”

Une blague, sans doute.

“D’accord.”

Hanna savait qu’elle était désormais censée partir, mais elle était distraite par les nouveaux rayonnages. Il y avait des flacons d’eau de Cologne 4711 et des assortiments de produits de bain Imperial Leather dans des coffrets en carton blanc crème et rouge foncé. Il y avait deux ou trois flacons de *Tweed* et une quantité d’autres parfums qui lui étaient jusque-là inconnus. “*Tramp*”, lisait-on inscrit sur une bouteille : une épaisse balafre y figurait la barre du T. Sur l’étagère du milieu s’alignaient des shampoings qui ne combattaient pas les pellicules, mais vantaient l’éclat du soleil dans les cheveux et l’effet produit lorsqu’on remuait la tête – Silvikrin, Sunsilks, Clairol Herbal Essences. Sur l’étagère du bas, il y avait des paquets en plastique rebondis et Hanna ne voyait pas du tout ce que c’était, peut-être bien du coton. Elle prit en main *Cachet by Prince Matchabelli*, dans son flacon oblong torsadé, et respira à la jointure entre le bouchon et le verre froid.

Elle sentait les yeux de son oncle posés sur elle, et dans son regard quelque chose qui ressemblait à de la pitié. Ou à de la joie.

“Bart, dit-elle, tu crois qu’elle va bien, *mammy*?”

— Oh, mais pour l’amour du ciel! Comment ça?”

La mère d’Hanna gardait le lit. Elle était couchée depuis bientôt deux semaines. Elle ne s’était ni habillée ni coiffée depuis le dimanche d’avant Pâques, le jour où Dan avait annoncé à toute la famille qu’il allait devenir prêtre.

Il était en première année à l’université de Galway. On l’autoriserait à passer sa licence, avait-il expliqué, mais il la ferait tout en étant au séminaire. Ainsi, dans deux ans il aurait terminé la fac normale, et dans sept ans il serait prêtre, après quoi il partirait à l’étranger dans les missions. Tout était prévu. Il leur avait appris la nouvelle lorsqu’il était rentré à la maison pour les vacances de Pâques, et leur mère était montée au premier et n’en était pas redescendue. Elle s’était plainte d’une douleur au coude. Dan avait dit qu’il en aurait vite fini avec ses bagages, et qu’ensuite il s’en irait.

“Va faire des courses”, avait ordonné son père à Hanna.

Mais il ne lui avait pas donné un sou, et du reste, rien ne la tentait. Et puis, elle craignait qu'il ne se passe quelque chose si elle partait, qu'il n'y ait des cris. Que Dan ne soit plus là à son retour. Qu'on ne prononce plus jamais son nom.

Mais il n'avait pas quitté la maison, même pas pour aller se promener. Il traînait, s'asseyait dans un fauteuil, puis s'installait dans un autre, évitait la cuisine, acceptait ou non le thé qu'on lui proposait. Hanna lui montait la tasse dans sa chambre, avec quelque chose à manger calé sur la soucoupe : un sandwich au jambon ou une part de gâteau. Parfois, il n'en avalait qu'une bouchée et elle finissait les restes en les rapportant à la cuisine, le petit goût de rassis du pain redoublait sa tendresse pour son frère reclus.

Dan était si malheureux. Hanna n'avait que douze ans et il était affreux pour elle de voir son frère dans un tel état de tension – toute cette foi, et le mal qu'il se donnait pour arriver à la comprendre. À l'époque où il était encore au lycée, il lui disait des poèmes qu'il apprenait en cours d'anglais, et ensuite ils discutaient de poésie et de plein d'autres trucs. Ce fut également ce qu'affirma sa mère, plus tard. Elle dit : “Je lui racontais des choses que je ne racontais à personne d'autre.” Et cet aveu tracassait beaucoup Hanna, car sa mère ne cachait quasiment rien de ce qui la concernait. Ses enfants n'étaient jamais, pourrait-on dire, “épargnés”.

Pour Hanna, c'était la faute du pape. Il était venu en Irlande juste après le départ de Dan à l'université, et on aurait dit qu'il avait débarqué là en avion exprès, car c'était à Galway qu'il avait célébré la grande messe des jeunes, sur le champ de courses de Ballybrit. Hanna avait assisté à la messe de Limerick, en gros six heures d'affilée à rester debout dans un champ avec ses parents, sans plus, mais son frère Emmet avait eu le droit d'aller à Galway lui aussi, même s'il n'avait que quatorze ans, alors que pour la messe des jeunes on était censé en avoir seize. Il était parti de l'église locale en minibus. Le curé avait emporté un banjo, et quand Emmet était revenu, il savait fumer. Il n'avait pas vu Dan dans la foule. Il avait vu deux personnes faire l'amour dans un sac de couchage, leur avait-il raconté, mais c'était la nuit d'avant, quand ils campaient tous quelque part dans un pré – il n'avait pas su dire à ses parents de quel endroit il s'agissait.

“Et où était-il, ce pré? avait demandé leur père.

— Je ne sais pas.”

Il n’avait pas parlé des gens en train de faire l’amour.

“Est-ce que c’était une école? avait dit leur mère.

— Je crois bien.

— Est-ce que c’était au-delà d’Oranmore?”

Ils avaient dormi sous la tente, ou plutôt fait semblant, parce qu’à quatre heures du matin, tout le monde avait dû plier bagage et se rendre en groupe au champ de courses, dans le noir complet. Ils marchaient tous en silence, c’était comme la fin d’une guerre, avait dit Emmet, c’était difficile à expliquer – rien que le bruit des pieds, la vision d’une cigarette qui rougeoyait devant un visage avant de s’évanouir. Nous entrions dans l’histoire, avait déclaré le curé, et au petit jour, des hommes endimanchés portant un brassard jaune les attendaient sous les arbres. Rien de plus, de l’avis d’Emmet. Ils avaient chanté *By the Rivers of Babylon*, et, à son retour, il n’avait plus de voix et les vêtements les plus crasseux que sa mère ait jamais vus : elle avait dû les passer deux fois de suite à la machine.

“Est-ce qu’il était sur la route d’Athenry, comme dans la chanson? Le pré?” avait demandé leur père.

L’emplacement de ce pré, aux abords de Galway, restait un éternel mystère dans la famille Madigan, et ce qui était arrivé à Dan après son entrée à l’université en était un autre. Il était revenu à Noël et s’était disputé avec sa grand-mère pour savoir s’il fallait ou non prendre des précautions, et celle-ci était entièrement pour, ce qui était comique, avait remarqué Constance, la sœur d’Hanna, parce que ces “précautions” étaient en fait des préservatifs. Plus tard, après le flambage du pudding, Dan avait croisé Hanna dans le vestibule, il l’avait prise dans ses bras en disant : “Hanna, délivre-moi. Délivre-moi de ces horribles gens.” Il l’avait serrée contre lui.

Le Jour de l’an, un curé était passé à la maison et elle l’avait vu assis au salon en compagnie de ses parents. Ses cheveux gardaient la trace du peigne, comme s’ils étaient encore mouillés, et son manteau, suspendu sous l’escalier, était très noir et très doux.

Ensuite, Dan était reparti à Galway, et plus rien ne s’était passé jusqu’aux vacances de Pâques, où il avait annoncé qu’il voulait

devenir prêtre. Il avait fait sa grande déclaration pendant le déjeuner du dimanche, pour lequel, toujours et quoi qu'il arrive, les Madigan sortaient une nappe et de belles serviettes. Ce dimanche-là, celui des Rameaux, ils avaient mangé du chou au lard accompagné d'une sauce blanche et de carottes – vert, blanc et orange, les couleurs du drapeau irlandais. Un petit verre rempli de persil était posé sur la table, et l'ombre de l'eau tremblotait dans le soleil. Leur père avait joint ses grandes mains et dit le bénédicité, après quoi le silence s'était installé. À part les bruits de mastication générale, bien sûr, et leur père qui se raclait la gorge comme il avait tendance à le faire, à peu près une fois par minute.

“Rrrachh-Rrrachh.”

Les parents étaient assis chacun à un bout de la table, les enfants sur les côtés. Les filles face à la fenêtre, les garçons face à la pièce : Constance-et-Hanna, Emmet-et-Dan.

Un feu brûlait dans l'âtre et de temps en temps le soleil brillait aussi, alors toutes les cinq minutes ils avaient aussi chaud qu'en hiver et aussi chaud qu'en été. Ils avaient deux fois plus chaud.

Dan avait dit :

“J'ai reparlé avec le père Fawl.”

On serait bientôt en avril. Une journée au ciel pommelé. Sur la vitre, la lumière limpide frappait les gouttes dans toute leur variété, tandis que, dehors, mille jeunes feuilles se déployaient sur fond de branches noires de pluie.

Dans la maison, sa mère tenait un mouchoir en papier emprisonné dans le creux de sa main. Elle l'avait porté à son front.

“Oh non!”, s'était-elle écriée en se détournant, et dans sa bouche qui s'était affaissée et ouverte, on apercevait les carottes.

“Il m'a dit que je dois vous demander d'y réfléchir à nouveau. Que c'est dur pour un homme qui n'a pas le soutien de sa famille. C'est une grande décision que je prends là, et il m'a dit que je dois vous demander – vous implorer – de ne pas laisser vos pré-occupations et vos sentiments personnels la saboter.”

Dan parlait comme s'ils étaient seuls tous les trois. Ou comme s'ils étaient dans une grande salle. Mais c'était un repas familial, ce qui n'avait rien de commun avec l'une ou l'autre de ces situations. Il était évident que leur mère avait une furieuse envie de se lever de table mais ne s'autorisait pas à prendre la fuite.

“Il m’a dit que je dois demander votre pardon, pour la vie que vous aviez espérée pour moi, et pour les petits-enfants que vous n’aurez pas.”

Emmet avait pouffé de rire dans son assiette. Dan s’était appuyé des deux mains sur la table avant de gifler son petit frère, vite et fort. Leur mère s’était détachée de la réalité, à la manière d’un cheval qui s’élance par-dessus un fossé, mais Emmet avait esquivé, et au bout d’une interminable seconde, elle avait atterri de l’autre côté. Puis elle avait baissé la tête, comme pour prendre de la vitesse. De sa bouche s’était échappé un gémissement, ténu et informe. Le son ayant paru tout à la fois lui plaire et l’étonner, elle avait tenté un nouvel essai. Cet autre gémissement avait démarré en douceur puis s’était étiré, et on aurait cru entendre des paroles dans sa dernière modulation.

“Oh, Seigneur!” avait-elle lancé.

Elle avait rejeté la tête en arrière et regardé le plafond en clignant des paupières, une fois, deux fois.

“Oh, Seigneur Dieu!”

Les larmes s’étaient mises à couler, à se chevaucher, à rouler vers la naissance de ses cheveux : une, deux, trois, quatre. Elle était restée ainsi un moment, tandis que les enfants observaient la scène tout en feignant de ne pas regarder, et que, dans le silence, son mari s’éclaircissait la gorge, “*Rrrachh-Rrrachh.*”

Elle avait levé les mains et d’une secousse les avait sorties de ses manches. Elle avait essuyé ses tempes mouillées avec ses paumes, puis de ses doigts fins et recourbés avait recoiffé ses cheveux, qu’elle relevait toujours en chignon à l’arrière de son crâne. Ensuite elle s’était redressée sur sa chaise et, avec une grande attention, avait regardé dans le vide. Puis s’étant emparée d’une fourchette, elle l’avait piquée dans un morceau de lard et portée à sa bouche, mais le contact de la viande sur sa langue l’avait anéantie : la fourchette était vivement retournée vers l’assiette et le lard était tombé. Ses lèvres pincées avaient pris, avec leurs commissures entrouvertes, la forme plaintive que Dan appelait son air de “grenouille à grande bouche”, et puis, après une brusque inspiration, elle avait fait : “*Raa-ahh. Raa-ahh.*”

Il avait semblé à Hanna que sa mère s’arrêterait peut-être de manger ou, si la faim la tenaillait à ce point, qu’elle prendrait

peut-être son assiette pour aller pleurer dans une autre pièce, mais manifestement, cela ne lui était pas venu à l'idée car elle était restée là, à manger et à pleurer en même temps.

À pleurer beaucoup, et manger peu. Elle avait encore torturé le mouchoir en papier, maintenant réduit en lambeaux. C'était atroce. Le chagrin était atroce. Sa mère qui trépidait et crachotait, et les carottes qui tombaient de sa bouche par petits bouts et en petits tas.

Constance, l'aînée des enfants, les avait commandés en silence, et ils avaient transporté les assiettes et les tasses, en passant devant leur mère qui ruisselait, en quelque sorte, dans son déjeuner.

“Oh, *mammy!*”, avait dit Constance en se penchant sur elle, un bras passé autour de ses épaules, pour éloigner l'assiette d'un geste habile.

Dan était l'aîné des garçons, il lui revenait donc de couper la tarte aux pommes, et il s'était levé pour le faire – silhouette noire se détachant sur la clarté de la fenêtre, le triangle argenté de la pelle à gâteau dans la main.

“Pas pour moi”, avait annoncé leur père, qui était occupé à jouer tout doucement avec l'anse de sa tasse. Il s'était levé, avait quitté la pièce, et Dan avait lancé :

“Cinq, alors. Comment je vais couper en cinq, moi?”

Les Madigan étaient six. Cinq, c'était un point de vue totalement nouveau, qui l'obligeait à tracer le fantôme d'une croix avec la pelle à tarte avant de la faire pivoter de dix-huit degrés. C'était fracturer les relations qui les unissaient. C'était une tout autre histoire. Comme s'il pouvait exister un nombre indéfini de Madigan et, dans le vaste monde, un nombre indéfini de tartes aux pommes.

Les pleurs de leur mère se muèrent en inspirations bizarres et vacillantes, “*huuhh huuhh huuhh*”, tandis qu'elle attaquait son dessert à la petite cuillère, et les enfants, à leur tour, furent réconfortés par la pâtisserie et la douceur boisée des vieilles pommes. Aucun d'eux pourtant ne réclama la crème glacée qui manquait ce dimanche-là, alors qu'ils savaient tous qu'il y en avait : elle était au frigo, coincée dans le freezer, en haut à droite.

Ensuite, leur mère se mit au lit, et Constance, qui dut rester à la maison au lieu de reprendre le car pour Dublin, fut dans une

rogne terrible contre Dan : elle entrechoqua la vaisselle en la lavant tandis qu'il montait dans sa chambre lire ses livres et que leur mère était couchée derrière sa porte close ; et le lundi, leur père partit à Boolavaun, puis rentra à la maison le soir, sans que personne ne pût deviner ce qu'il pensait.

Ce n'était pas la première fois que leur mère choisissait la solution horizontale, comme Dan aimait à l'appeler, mais jamais ça n'avait duré si longtemps. Le lit grinçait de temps à autre. On entendait la chasse d'eau, puis la porte de sa chambre se refermait. Le Mercredi saint, ils sortirent tôt de l'école, et elle était toujours au fond de son lit. Hanna et Emmet rôdèrent dans la maison, tellement grande et silencieuse, sans elle. Tout y semblait bizarre et sans lien : le tournant des rampes au sommet de l'escalier, le petit bureau où manquait l'ampoule électrique, la raie d'humidité sur le papier peint de la salle à manger, qui grimpaient petit à petit dans un bosquet de bambous.

Ensuite, Constance monta leur donner une raclée, et il devint alors évident – mais trop tard – qu'ils avaient été turbulents et écervelés alors qu'ils avaient simplement voulu rigoler et s'amuser. Une tasse heurta le sol, un doigt de thé froid coula vers le livre de bibliothèque posé sur la table de la cuisine, une ceinture en cuir vernis blanc s'avéra être en plastique quand Emmet passa la bride à Hanna et lui fit franchir la porte d'entrée. Après chaque catastrophe, ils se dispersaient et faisaient comme si rien ne s'était passé. Et d'ailleurs, il ne se passait rien. Elle dormait là-haut, elle était morte. Le silence devenait plus lourd et cadavérique, un silence tout à fait tragique, jusqu'à ce que la poignée de la porte tape contre le mur et que leur mère jaillisse hors de sa chambre. Elle s'élançait vers eux du haut de l'escalier, les cheveux défaits, l'ombre de ses seins remuant sous le coton de sa chemise de nuit, la bouche ouverte, la main levée.

Peut-être allait-elle lancer une autre tasse, renverser toute la théière, ou jeter la ceinture cassée dans la platebande par la porte ouverte.

“Voilà, disait-elle. Vous êtes contents maintenant?... On peut y jouer à deux à ce petit jeu-là... Qu'est-ce que vous en dites?”

Elle restait alors un moment, le regard fixe, avec l'air de se demander qui étaient ces enfants inconnus. Et après ce court

instant de trouble, elle pivotait sur ses talons et retournait à grand fracas se mettre au lit. Dix minutes, vingt minutes, ou une demi-heure plus tard, la porte s'ouvrait dans un grincement et sa petite voix en sortait, pour demander :

“Constance?”

Ces démonstrations avaient quelque chose de comique. Dan faisait la grimace et retournait à son livre, parfois Constance préparait du thé, et Emmet accomplissait un acte très noble et très pur – une unique fleur rapportée du jardin, un baiser pour de vrai. Hanna ne savait pas quoi faire, sinon peut-être entrer dans la chambre et se laisser aimer.

“Mon bébé. Comment va ma petite fille?”

Bien plus tard, une fois toute cette histoire oubliée, alors qu'ils étaient assis devant la télé avec leurs toasts au fromage pour le dîner, leur père revint de leur lopin de terre à Boolavaun. Il monta l'escalier marche à marche puis, après avoir frappé deux fois, il entra dans la chambre.

“Alors?” demanderait-il peut-être, avant que la porte ne se referme sur leur conversation.

Après un long moment, il redescendit à la cuisine pour réclamer du thé. Il somnola en silence pendant une heure environ et se réveilla en sursaut pour le journal de vingt et une heures. Puis il éteignit la télé et demanda :

“Lequel de vous a cassé la ceinture de votre mère? Je veux savoir”, et Emmet répondit : “C'est ma faute, papa.”

Il s'avança, la tête basse et les bras le long du corps. Emmet et sa bonne conduite, il y avait de quoi vous rendre fou.

Leur père sortit la règle de sous le poste de télévision, Emmet éleva une main à l'horizontale et son père lui tint le bout des doigts jusqu'à la dernière milliseconde, au moment où il portait le coup. Puis il se retourna et soupira en remettant la règle à sa place.

“Monte te coucher”, ordonna-t-il.

Emmet sortit, les joues en feu, et Hanna eut droit à son “bonne nuit” barbu, un raclement de la joue mal rasée de son père au moment où, pour rire, il esquiva son baiser. Son père sentait le travail de la journée : l'air frais, le diesel, le foin, et quelque part là-dedans, le souvenir du bétail puis, plus lointain encore, celui

du lait. Il emportait son déjeuner là-bas à Boolavaun, où vivait toujours sa mère.

“Ta grand-mère te souhaite une bonne nuit”, dit-il, ce qui chez lui était un autre genre de plaisanterie. Et il pencha la tête.

“Tu viendras avec moi, demain? Mais oui, tu viendras.”

Le lendemain, c'était le Jeudi saint, il emmena Hanna dans la Ford Cortina orange, dont la portière grinçait fort quand on l'ouvrait. Au bout de quelques kilomètres, il se mit à fredonner, et on sentait que le ciel blanchissait, à mesure qu'ils se rapprochaient de l'océan.

Hanna adorait la petite maison de Boolavaun : quatre pièces, un porche vitré plein de géraniums, une montagne à l'arrière et, devant, un ciel plein de mauvais temps. Si on traversait le grand champ, on arrivait à une *boreen*, un sentier étroit qui, au-delà d'une petite éminence, vous menait devant une vue des îles d'Aran, au large de la baie de Galway, et des falaises de Moher, tout aussi connues, loin au sud. Ce chemin débouchait sur la “green road” qui traversait le Burren et dominait la plage à Fanore. C'était le plus beau chemin du monde, sans exception, disait sa grand-mère – immortalisé en chansons et légendes –, avec ses pierres qui s'assemblaient brièvement en murets avant de retomber dans le champ, ses petites prairies rocailleuses aux fleurs rares et suaves.

Et si l'on quittait des yeux les embûches du chemin, c'était toujours et encore différent : les îles endormies dans la baie, les nuages qui faisaient courir leurs ombres sur l'eau, l'Atlantique qui jaillissait des falaises lointaines en un panache d'écume fasciné et silencieux.

Beaucoup plus bas s'étendaient les plaines calcaires qu'on appelait le Flaggy Shore : des rochers gris sous un ciel gris, et il y avait certains jours où la mer était d'un gris scintillant et où les yeux n'auraient su dire si c'était l'aube ou le crépuscule et passaient leur temps à s'habituer à la lumière. On aurait cru que les rochers s'emparaient de la clarté et la cachaient. C'était ça la particularité de Boolavaun : un endroit qui ne s'offrait pas facilement à la vue.

Et Hanna adorait sa grand-mère Madigan, une femme qui semblait avoir beaucoup à dire, et n'en disait pas un mot.